

LE CONGRES

Les cahiers de banalyse, n 2, mai 1984

L'épuisement de l'esprit

Un jour, où nous nous ennuyions, ni plus ni moins que d'ordinaire, mais où nous étions, sans doute, décidés à ne plus être dupes des moyens par lesquels nous trompions l'ennui, nous eûmes une idée.

Il s'agissait de séjourner quelques jours dans un petit hôtel, en face d'une petite gare, pour y constater ce qui s'y passait. Il fut également décidé d'inviter un certain nombre de personnes à nous rejoindre par voie ferroviaire dans cette « campagne d'observation du banal ». Nous nous devions ainsi d'être présents à tous les trains sur les quais de la gare, afin d'accueillir d'éventuels audacieux. L'expérience eut lieu à Fades (Puy-de-Dôme) en juin 1982. Son bilan fut tel que nous avons décidé de la reconduire tous les ans, sous l'appellation du « Congrès ordinaire de Fades ». La seconde édition s'est réalisée en juin 1983.

D'un point de vue extérieur, il est tentant de réduire ce jeu à une plaisanterie ou à une réminiscence surréaliste tardive. En le pratiquant, nous avons, quant à nous, été surpris par ce qu'implique pour la pensée sa confrontation au dérisoire.

Nous avons appelé « Banalyse » l'agitation mentale, encore assez confuse, que provoque cette expérimentation peu raisonnable, mais exigeante, d'une réalité sans intérêt, mais problématique. Qu'on n'imagine cependant pas que ce terme recouvre un quelconque contenu de savoir : est banalyse celui qui, ayant eu vent du Congrès de Fades, a été fortement tenté d'y venir.

Nombreux sont d'ailleurs ceux qui, pressentant le « sérieux » de cette affaire ont beaucoup salivé à l'idée de venir déguster une « tranche de réel ».

Nul n'a cependant pris encore le risque de se déplacer.

Le programme

Le congrès de Fades, ce sont des individus qui décident d'aller perdre leur temps ensemble dans un lieu garantissant au mieux cette perte.

Ce sont des individus qui rendent publique une décision susceptible de les couvrir de ridicule. Ce sont des individus qui invitent d'autres individus à se joindre à eux.

Le désastre

A l'évidence, nous nous trouvons dans une situation désastreuse qui pouvait être analysé de manière simple et étroite. Nous étions impuissants parce que nous étions mauvais, des incapables de la pensée qui n'avaient pas su s'imposer, des handicapés de l'esprit qui occupaient la place qu'ils méritaient. Ce bilan, sous sa forme tranchante et sommaire, est toujours convaincant, même pour des individus dont la culture s'est suffisamment diversifiée pour leur conférer le sens de l'histoire et de la structuration complexe du réel, point de vue sous l'éclairage duquel le bilan en question rejoint le lot des platitudes sociologiques, procède du fonctionnement le plus commun de la fausse conscience, et ne constitue finalement que de la pensée inerte, autrement appelée idéologie. Nous fûmes donc convaincus à notre manière de notre responsabilité. Eh oui, nous étions des faibles, des timorés, peu sûrs d'eux et profondément inopérants dans la compétition sociale. Nous n'avions ni le

panache, ni le talent des esprits forts, ceux-là seuls qui méritent la reconnaissance du monde et la possession de la puissance. Nous dûmes prendre acte d'un fait cruel, nous ne faisons pas partie de l'élite. Cette frustration radicale, au-delà de sa désagréable douleur, nous libérait d'un poids. Elle nous rendit soudain audacieux et, en conférant une publicité au congrès de Fades, nous entendions faire savoir de quel bord nous étions.

Le congrès de Fades

Du samedi 19 Juin au mardi 22 Juin 1982 s'est tenu à Fades (Puy-de-dôme) le premier congrès de Banalyse. Les deux organisateurs avaient invité une trentaine de personnes. Les unes faisaient partie de leur cercle d'amis, les autres avaient été pressenties en raison de la position de célébrité qu'elles pouvaient occuper dans le monde de l'art, des lettres ou de la pensée. Aucune ne s'est déplacée. La programmation des journées tenait compte de cette éventualité, puisque à défaut d'emploi du temps, les organisateurs avaient transmis aux invités une seule consigne, celle de venir par le train.

Ils durent occuper les lieux de crainte de rater le passage d'un train, toujours susceptible de transporter un ou plusieurs invités. Bien entendu les organisateurs ont eu à coeur de surveiller tous les passages en gare. Sait-on jamais ? Rendue plus facile, pour des raisons d'ordre technique, à la gare de Fades qu'à la gare d'Austerlitz, l'attente fut pour les organisateurs la matière même du congrès. Faut-il croire que la présence des invités aurait permis au congrès d'être autre chose? Non. Les organisateurs souhaitaient que les invités se mettent, une fois arrivés, eux aussi à attendre.

Ce n'était d'ailleurs pas ce qu'ils avaient initialement envisagé. Les invitations annonçaient en effet une « campagne d'observation du banal ». Cette proposition répondait sans doute à des nécessités publicitaires, car le banal est potentiellement un bon produit sur le marché de l'imaginaire. Elle s'avéra cependant dénuée du moindre intérêt, observer le banal c'est déjà l'avoir aboli. De même le discours sur le banal, loin d'en donner une connaissance, trahit finalement le refus de l'éprouver et la nécessité de fuir une expérience aussi désastreuse que peu gratifiante. Très rapidement le Congrès de Banalyse vit sa matière se réduire à l'essentiel, à savoir au fait d'être là; à ne rien faire d'autre que tenir séance; c'est-à-dire, vérifier qu'il s'agissait bel et bien d'un congrès et non de quelconques vacances auvergnates. Privé d'objet, le congrès n'existait en fait que par son seul protocole, par le dispositif de relations qu'il instaurait. On sait d'ailleurs que c'est là le sens véritable de tout congrès.

A ce détail près, l'absence des invités, le congrès de Fades a réuni toutes les conditions nécessaires à son accomplissement. En examinant la marche des événements, force est de constater qu'il a même dépassé les espérances. Les organisateurs n'en attendaient pas tant. Dès le vendredi dix-huit juin, ils s'étaient réunis à Fades afin d'assurer une permanence effective sur les lieux du congrès. L'un des organisateurs a consigné cette arrivée dans son journal :

18juin

Nous sommes arrivés avec quelques minutes d'avance. 19h 46 (1) très exactement. Ce décalage sur l'horaire prévu n'appelle aucun commentaire, sinon de nous avoir frustré du 19 h 32, lequel devait être bien plus largement manqué si nous avions respecté notre programme initial. Il est vrai que l'observation officielle ne commence que demain, mais l'ultime autorail du 18 juin eût pu nous permettre quelques anticipations prometteuses. La preuve matérielle du passage du train en sus des garanties formelles fournies par l'horaire de la S.N.C.F. aurait été rassurante.

Soucieux de l'horaire qui devait ponctuer leur séjour, les organisateurs furent également vigilants quant à la résolution des problèmes d'hébergement qui ne manquent pas de se poser en de telles circonstances. Le choix de l'endroit lui-même pouvait aggraver l'importance des questions domestiques. Eloigné en effet de la plupart des capitales européennes, 'à 500 km de Paris, 1 000 km de Madrid et de Rome, plus de 1 500 km de Berlin ou de Londres, Fades n'est pas situé sur 'ce

qu'on peut appeler un grand axe de communication. L'aéroport le plus proche, celui de Lyon-Satolas, est tout de même à près de 200 km et son accès se fait moyennant l'emprunt de routes souvent dégradées par les précipitations abondantes et les gels prolongés que doit subir cette région montagneuse. La présence d'un viaduc (inauguré en 1909 par M. Viviani ministre du travail) ayant conféré à l'endroit un caractère touristique, les organisateurs furent séduits lorsqu'ils eurent la confirmation qu'un établissement hôtelier avait été construit, comme par un fait exprès, sur les lieux mêmes, à la gare de Fades. Son nom ne laissait aucun doute sur sa localisation Hôtel de la Gare. La présence de l'hôtel résolvait une partie des problèmes matériels, mais entraîna quelques effets pervers, dont le journal déjà cité permet d'apprécier l'ampleur. Il s'agit toujours de la journée du 18 juin

- 1) Les organisateurs avaient initialement prévu d'arriver à l'hôtel à 20 heures.

Extrait du journal d'un organisateur

La certitude que rien ne pouvait arriver nous avait en effet été donnée dès que nous nous fûmes présentés dans l'unique hôtel de Fades, absolument vide en ce qui n'était encore qu'un « début de saison », comme nous l'expliqua une des tenancières. Ce fait dont nous avons osé envisager l'hypothèse réduisait à néant l'espoir qu'une sorte de domesticité touristique, avec ces rites un peu décalés que provoque la communauté artificielle des pensionnaires, puisse faire diversion dans l'intervalle des trains. Désormais il fallait tenir et dans la salle à manger désespérément vide, c'est avec difficulté que nous fîmes face au maternage exorbitant des deux dames qui s'affairaient à notre bien-être. Pour elles, ce soir, nous constituions l'évènement, l'occasion d'une prodigieuse accélération de l'histoire en cet établissement, comme en témoignaient leurs pressantes questions, anormalement reposées à chacun de leurs passages, sous des prétextes souvent absurdes et dont le but était à chaque fois de nous contraindre d'affirmer en clair que « ça allait ».

En découvrant le zèle du service, les collaborateurs crurent sans doute, que l'entreprise pouvait être compromise, un excès de questions eût impliqué un climat de suspicion qui eût considérablement restreint la liberté de manoeuvre des congressistes. Il est bien certain que le personnel ne pouvait être mis au courant de la tenue du congrès, en raison de l'absence des invités et de son manque absolu de contenu. Ce qui posait un double risque, celui de provoquer une rupture dans le service par l'arrivée inopinée d'un invité, et celui de faire naître chez le personnel quelques inquiétudes sur le comportement de ses clients. Bien que réels, ces risques furent écartés. La bienveillance que mirent les invités à ne pas venir annula le premier, la complicité naturelle qu'il y avait entre le personnel et l'étranger, issue sans doute d'une ancestrale pratique, assura aux organisateurs une très grande latitude d'action, en abolissant le second.

Les invitations faites à des personnalités du monde des Lettres, des Arts et de la Pensée n'excluaient pas que le congrès se tînt dans la plus parfaite clandestinité. Cette publicité entendait principalement non point donner écho à l'entreprise auprès de gens qui depuis longtemps n'ont plus de temps à perdre mais conférer sa portée à l'évènement en lui fournissant d'amusantes ramifications dans le monde des apparences et du prestige accumulé. Cela permettait de faire de la gare de Fades une sorte de centre du monde à usage interne au Congrès. Cependant dans la réalité, il était exclu qu'un congrès de Banalyse puisse déranger l'ordre des choses. Rien ne devait transparaître, tout devait rester ordinaire. Il y eut là un risque: l'arrivée d'une quelconque célébrité, avec ses exigences en émotions fortes et culturellement légitimes pouvait perturber le cours des travaux. Mais le goût du risque a ses limites, en l'espèce, il était trop grand, tant par rapport aux normes du sérieux que par celui d'une utilisation rentable du temps. En réalité les perturbations extérieures furent nulles, il y eut par contre un fléchissement de l'ordre des choses dû à la grande souplesse dont fit preuve l'environnement immédiat du Congrès. A force de s'être tenu à l'écart du monde l'hôtel de la Gare fonctionnait avec des critères inopérants dans le cadre des relations commerciales de base. Fonctionnant à la pure dépense, il convergea avec la pure perte dont le

congrès fut l'occasion. Cela permit aux congressistes d'assouplir un peu leur clandestinité. Maintenu de façon trop rigide, elle eût pu les faire remarquer. Ils associèrent progressivement l'hôtel au Congrès en l'informant de certains aspects du protocole. Personne ne trouva matière à s'étonner de leur système d'attente puisque le réel marqua, dans cet ordre de choses, un certain bon vouloir.

Les travaux des congressistes commencèrent donc dès le samedi 19 juin. S'il convenait de synthétiser le sens des travaux qui eurent lieu lors de ce congrès, tout entier fondé sur le système de l'attente, la plus brute qui soit, notamment dénuée de toute valeur littéraire, les organisateurs eurent soin de distinguer la surveillance de la gare et l'organisation du séjour. Pour paradoxal que cela paraisse, l'attente des invités à la gare de Fades n'était que l'aspect matériel du congrès, ce qui rattachait les organisateurs à la réalité de leur entreprise. Ils avaient d'ailleurs imaginé que tous les invités pouvaient venir, ce qui rendait la présence effective à tous les trains parfaitement inutile. Le poids du passage à l'acte est la première impression ressentie par les organisateurs du Congrès.

LE IVÈME CONGRES

Les cahiers de Banalyse, n 4, juin 1986

L'INVITATION AUX FADES

OU

LE BANAL MIS EN ABYME

J'ai reçu une invitation pour me rendre au quatrième congrès de Banalyse de Fades. Cette invitation était accompagnée d'un cahier traitant d'un troisième congrès. Je fus immédiatement séduit par le contenu de ce livret et décidai, en conséquence, de prendre le train "officiel" pour rejoindre ce coin perdu du Puy-de-Dôme.

Je trouvais plusieurs raisons pour justifier ma décision, mais aucune ne me dissuadait de m'y rendre. La lecture du cahier avait ressensibilisé tout un secteur d'interrogations qui ne m'étaient pas étrangères. Le ressort de l'impulsion de me trouver aux Fades pour le congrès jouait sur plusieurs leviers. Je pouvais aussi bien me dire que le voyage en ce lieu et à cette date était une manière de prendre du recul pour évaluer la chappe du banal quotidien, qu'un désir de commettre un acte sans nécessité, qu'une incitation à répondre à la question: que se passe-t-il lorsqu'il ne se passe rien?, qu'une volonté de jeter un regard sur les perspectives métaphysiques de l'attente, etc. L'appel des Fades avait libéré tout un flot de questions émanant d'une source à partir de laquelle le rapport du moi au monde se pose. La question: "Que venez-vous faire aux Fades?" n'est, pour ainsi dire, que la métaphore de "Quel est, pour vous, le sens de l'existence?", en l'occurrence, les Fades devenaient le lieu d'une métaphysique amusante. En cela, l'essentiel des motivations de la démarche pour s'y rendre ne pouvait qu'échapper à la tentative de sa saisie. Quelque chose me

souffle que la décision d'assister au congrès est de même origine que le désir d'écrire un poème: l'inspiration les mène.

Le voyage et le séjour en ce lieu cerne un espace intérieur où le rapport au réel s'observe différemment; la décalcomanie proto colaire, qui tient lieu, de ciment au congrès, désamorce les rites administratifs et sociaux qui voilent notre adhérence à un "être là" moins parasité. Ainsi, après le baptême au champagne, le viaduc prend une densité de présence moins ordinaire, le fait de le traverser ("Il suffit de franchir le pont") le sacre intercesseur entre le banal quotidien et sa mise en abyme que le congrès détermine; ainsi, le passage dans le tunnel, c'est-à-dire le bain dans l'obscurité (comme ils s'en pratiquent dans les rites de passages) invite le congressiste à se dépouiller de la fadeur de l'existence pour retrouver une fadeur semblable, mais celle-ci est montée en épingle et, par cela, prend ses distances avec la fadeur ordinaire (le congrès est le sel des Fades).

Bien qu'il soit clair que le congrès vise à ne produire que l'écho de la platitude la plus courante, on ne peut s'empêcher de projeter sur son dispositif des éléments que l'on porte en soi; telles ces phrases qui louchent du côté du symbolique. Le congrès de Banalyse, en définitive, n'est peut-être qu'un objet à gloser.

Invité n° 175

LE BILAN DU IV^e CONGRÈS: UN SPECTACULAIRE APPROFONDISSEMENT DE LA QUESTION DE L'ÊTRE-LA.

Les travaux du Congrès Ordinaire de Banalyse ont considérablement progressé à l'occasion de sa IV^e édition. Les trois premiers congrès, passés fort normalement inaperçus, avaient un caractère intimiste qui donnait à l'expérience l'allure d'une de ces entreprises désuètes de stimulation de l'imaginaire. Une gare perdue, un hôtel désert, un peu de solitude, les lenteurs du huis-clos, étaient autant d'agencements bien commodes pour souligner les moments creux, accuser les déceptions de l'attente et faire saillir la pauvreté des événements. Tout cela restait fâcheusement excessif. N'allait-on pas prendre le Congrès pour un "ailleurs" si le congressiste, devant le spectacle de l'insignifiance, continuait à s'abandonner aux errements contemplatifs? Par de fines notations littéraires allait-il jouer indéfiniment les illusionnistes et faire croire qu'il connaissait un "état d'exception"? Transporté par le lyrisme dont l'écriture peut toujours charger la plus extrême platitude, cédant à l'euphorie d'avoir quelque chose à dire, il pouvait sans difficultés représenter le Congrès de façon avantageuse et, suprême imposture, lui conférer le statut d'expérience littéraire. On voit à quel point les trois premiers congrès manquaient singulièrement de rigueur. Les travaux glissaient vers une sorte de réhabilitation poétique du banal et, en persistant dans cette voie, on en serait presque venu à oublier qu'il s'agit tout simplement d'être là, et attendre les invités à tous les trains. Il était donc urgent de mettre un terme à ces égarements car, à vouloir soumettre la banalité aux jeux complaisants du bel esprit, ne menaçait-on pas l'existence même du Congrès? Tout cela, en effet, ne peut-il être fait chez soi? Il suffit d'un stylo et d'une feuille de papier et la solitude convient certainement mieux à ces aventures qu'une obscure réunion sur les quais d'une gare. Or, le propre du Congrès est d'avoir lieu systématiquement tous les ans. On faisait donc fausse route.

Fort heureusement le IV^e Congrès allait opposer la résistance des faits à ces trop confortables élaborations. Les congressistes furent assez brutalement rappelés à l'ordre car, dans la mesure où justement il a lieu, le Congrès est une histoire dont les soubresauts sont rétifs aux

“conceptions” qui voudraient en fixer le cours. La “poétique” du banal fut emportée par un puissant courant, contre lequel elle ne pouvait lutter, quand vint l’heure où il fallut bien voir qu’un Congrès c’est aussi UN EVENEMENT. Divers médias, pour des raisons qui relèvent de leurs affaires intérieures, prirent en effet l’initiative de couvrir de leurs attentions ces quatrièmes déambulations sur les quais d’une petite gare du Puy-de-Dôme. Il en résulta que le Congrès fut effectivement un congrès, ce dont il n’y a pas lieu de s’étonner. Les congressistes n’eurent pas une minute à eux. Ils passèrent leur temps à s’entretenir avec des interviewers, à poser devant les photographes ou des opérateurs de télévision, à répondre aux sollicitations téléphoniques, à recevoir les autorités alertées, à accueillir les personnalités locales venues pour des visites de courtoisie, ou pour présenter leur doléances, et toutes ces sortes de choses qui font l’authentique et l’ordinaire vie d’un congrès. Il n’était donc plus possible, la matière s’étant dérobée, de persévérer dans la subtile exploitation des retentissements du dérisoire. La trivialité du monde pouvait plus être conjurée par d’obsoletes petits jeux poétiques, elle reprenait ses droits sous la forme d’un emploi du temps dont les chatoiements spectaculaires dissimulent mal la parfaite banalité. L’agitation médiatique avait remis le Congrès face à son objet en déplaçant ce dernier sur un autre terrain. Bref, cette année encore ON SE FAISAIT CHIER car on s’affairait comme des abrutis. Les travaux avançaient.

Aussi comprendra-t-on qu’il n’y ait pas grand chose à dire sur un IV Congrès qui impose le silence tant il fit progresser la problématique avec efficacité. Y-a-t-il lieu, en effet, d’attirer l’attention du lecteur sur les gesticulations auxquelles les congressistes se prêtèrent pendant deux jours? Est-il vraiment intéressant de s’attarder sur leurs cabotages et leurs très infantes excitations devant les micros et autres instruments qui, par les temps qui courent, sont censés apporter au sujet quelques répit existentiel en lui conférant le sentiment de l’importance? Tout cela, il faut bien le dire, était assez nul. Ce fut même parfois franchement lamentable. On vit notamment l’Assemblée générale, sous la lumière des spots, prendre l’apéritif pour le journal télévisé et, le réalisateur n’étant pas satisfait de la scène, il fallut répéter les libations. Est-il vraiment indispensable de témoigner de la profonde hébétude dont étaient alors frappés des congressistes qui s’interrogeaient avec inquiétude sur le sens de leurs actes? On voit à quel point le IVe Congrès, sous la pression vertigineuse des techniques modernes, relança avec une très contemporaine acuité la question de la présence au monde..

Que faisait-on là? C’est aussi ce que se demandèrent les deux organisateurs quand, restés seuls dans les dernières heures du Congrès, ils furent sollicités pour un “direct” téléphonique par une grande radio nationale. Ils étaient là en effet, à l’Hôtel de la Gare, assis sur les marches d’un escalier, dans les odeurs de cuisine, parmi quelques plantes vertes artificielles, et ils s’entendaient dire au téléphone qu’on allait les “basculer” sur l’antenne. Ils étaient là, dans un vestibule obscur, à salir leurs pantalons et à FAIRE L’ÉVÉNEMENT. Un peu plus tard ils rejoignirent une fois de plus les quais déserts de la halte des Fades. Le Congrès continuait, il fallait, comme d’habitude, attendre le 19 h 36. Et pourtant ils étaient perplexes, car ils ne voyaient rien d’autre que deux individus près d’une voie de chemin de fer. Le Ve Congrès permettra-t-il d’y voir plus clair?

A suivre...